

MS 1792, 162
La suite du crieur du Rhône.

Le vieux crieur allait contant l'histoire,
Du faible enfant vers le Rhône égare,
un vieux soldat tout cuirassé de gloire,
en l'écoutant sous son casque a pleuré.

ce n'était plus quand l'éto de couronne,
De rayons d'or, de paupres et de fleurs:
c'était au temps où l'horreur s'environne,
De longues nuits et de morues couleurs.

ce n'était plus quand ma voix lamentable,
cria partout l'enfant, sans l'obtenir!

mais au méron toujours ce triste souvenir,
apparaissait plaintif et redoutable.

et celle qu'on eut morte en ses cris superflus?
qu'on emporta le soir de l'armes épuisées?
elle vit, mais semblable à sa plainte brisée,
sa mémoire, au malheur ne se réveille plus.

La moisson, le rivage et le Rhône rapide,
dans ses pensées confus ne viennent plus s'offrir.
ainsi se trouble une eau limpide,
dont la source va se tarir.

Balançant un berceau dans ces nuits rigoureuses,
seule, elle dit encore: Les mérons sont heureux!
seule, elle ne sait plus ce malheur si récent.
calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.

Dieu la bénit Dieu long délire;
son fils est là près d'elle... il dort.

elle a conservé son sourire,
à son fils que l'on cherche encore!

à travers le rideau que sa main vient d'étendre,
elle entend ses pères l'enfant dans son son sommeil,
ohélas! qui n'enverrait un ~~Adolphe~~ Adolphe si tendre?
elle écoute son soufite, elle attend son réveil.

oh! ne soulevez pas ce rideau qui l'enlante,
pareil au voile épais tombé sur son raison -
l'enfant, s'il vit encore! est loin de sa maison;
et près d'un berceau vide elle prie ... elle esorte!

Dans sa vague tristesse, on la voit tout le jour,
et sans nous reconnaître à peine,
contre son sein bercer une ombre vaine,
et contempler cette ombre avec amour.

Durant la nuit tranquille et demi-nue,
auprès des yeux négligés et mourants,
elle charme sa veille au berceau retenue,
en regardant courir les nuages errants.

un soir, la lune absente abandonne la terre,
au sombre autan qui règne avec fureur;
des éléments la lutte austère,
glace les sens d'une muette horreur.
on ne voit plus que de faibles lumières;
les vents burlans menacent les chaumières,
l'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau:
de cette mère immobile et charmée,
sa faible main s'étend sur le berceau,
que semble suivre encore sa paupière fermée.

Paix! elle dort pour la première fois,
Depuis le jour étalut dans sa maison perdue,
qui la laissa sur la terre étendue,
sans souvenir, sans forces et sans voix.
mais l'ouragan dont gémit la Nature,
semble jaloux de cette longue erreur:
dans son sommeil il souffla la terreur,
et de son sein réveillant la tortuse,
y jette un cri dès long-temps expiré:
= rendez! rendez l'enfant dans la foule égare! =
comme l'éclair froissa d'une clameur terrible
sa maison qui venait répondre au cri désolé:
= rendez! rendez l'enfant! rendez!... Réveil horrible!
sa berceau découvert, il est vide, il est froid.

Pâle et muette en ses larmes glacées,
elle se poussa et combat sa pensée;
puis elle dit, en se cachant ses yeux:
je ne reconnais la terre, et j'ai perdu les cieux!
Dieu des Mères, mon Dieu! vous savez d'il des pères;
rendez-la... guidez-moi... je ne sais où... j'expiré.
il n'est plus là. je n'y puis plus rester;
eh! bien! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
j'irai par les chemins, traîner - finir ma vie -
et le jour sur la neige on reconnaît ses pas.
elle était douce et faible, on ne l'observait pas
et dans les froids sentiers Dieu seul l'entend gémir:
mais l'aquilon a cessé de frémir.
elle marche. elle dit: je veux voir la chapelle,
qu'au temps de la moisson j'embellis une fois:

où mon fils. (son trompeur qu'à présent tout rappelle
sur ma voix qui chantait, voulait former sa voix -
j'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage;
lugubre pour la mère, inutile pour lui.
ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
et dans mon âme en deuil j'offrirai son image.

Des steurs... je n'en ai plus. ah! j'ai trop peu de temps...
on meurt jeune sans espoirance:
mais tant que je vivrai, fut-ce jusqu'au printemps,
j'y viendrai enlever ma souffrance. =

alors, un saint pasteur triste de souvenir
prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

une autre femme se proster en sa misère errante.
elle indique un enfant aux regards consternés:
sa voix n'a qu'un accent qui murmure. Donnez!
et cet objet voilé la rend plus désolante.
Femme! dit l'autre mère, il faut vous secourir:
vous cachez un enfant. sa misère est affreuse.
ne souffrez pas pour lui, femme! Soyez heureuse!
moi, je n'ai plus d'enfant... moi, je n'ai qu'à mourir.

un cri perçant rompt cette plainte amère,
et le flambeau s'agite, et la cri dit: Ma mère!
et la mère éperdue a saisi son enfant,
et l'affreuse étrangère à peine le défend,
elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
et comme un noir corbeau se perd dans la campagne

La véritable mère écarte les flambeaux:
des yeux long-temps éteints pareils à deux flambeaux
d'allument. = c'est mon fils! qu'il est pâle! elle tombe.

Sous l'excès du bonheur la Nature succombe,
car on dirait que créer pour souffrir,
nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.

Mais l'enfant la rappelle, il l'enveloppe, il pleure,
il arrête son ame aux lèvres qu'il effleure,
et son corps délicat de ses bras entouré,
palpite et tremble encor d'en être séparé.

ne tremble plus, c'est moi! vois-tu, je suis ta mère,
- oh! mon fils! c'est mon fils, regarde-la, mon père,
c'est mon fils; ce n'est plus son fantôme trompeur,
c'est mon enfant qui m'aime et qui vit sur mon cœur!
le pasteur pour la voir se courbe devant elle;
il sent couler ses pleurs à son récit fidèle.

elle dit tout en paroles de feu;
de baisers, de sanglots son récit se compose:
en vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu;
sortira-t'il du cœur où son fils se repose?
sans doute il a souffert l'enfant infortuné!
sans doute... il vit encor, sa mère a pardonné.